L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN. 28 MAI 1892. 65me Année

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 73 rue de Chartres

Dufour & Bonnet,
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
SAMEDI. 28 MAI 1892.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes Ventes et Locations, etc. qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 8e page.

VENTES DE CE JOUR.

Bourse St-Charles.

PAR SPEAR & ESCOFFIER.—En vente et imposant magasin en briques à quatre étages, No 269 rue Decatur, en face du Marché Français aux légumes, ensemble avec toutes les machines et le moulin qui s'y trouvent contenus et adaptés à la manufacture de vermicelle, macaroni, etc. Le tout au bloc.

Bourse des Encanteurs.

PAR LE SHÉRIF.—Un certain lot de terre avec les bâtisses et améliorations qui s'y trouvent, situé dans le premier district de cette ville, aussi au local No 271 rue du Camp, le contenu d'un établissement de pompes funèbres.

PAR OADORATO & STUART — Une certaine portion de terre située à Slidell, paroisse St-Tammany.

Les stations expérimentales, en Louisiane, et leur rôle.

Parmi les améliorations ou réformes que l'on a, depuis quelques années, introduites dans l'industrie agricole de notre Etat, il faut placer, au premier rang, la création des stations expérimentales, dont le but est de se rendre compte des ressources de notre sol, de ses facultés productrices, des espèces de plantes ou grains qui y viennent le mieux, des meilleures méthodes à adopter pour obtenir, presqu'à coup sûr, des récoltes abondantes et de qualité supérieure, et, enfin, d'éclairer, sur tous ces sujets intéressants, nos planteurs et nos fermiers.

Cela ne veut pas dire, assurément, que tous nos cultivateurs du sol, ou la plupart d'entr'eux, soient des ignorants et ne connaissent pas leur métier, mais l'agriculture est, sans qu'il y paraisse, la plus compliquée des industries, celle qui exige la plus grande variété de connaissances. Les agronomes les plus distingués, ceux qui font autorité dans la science, vous répètent, à chaque instant, qu'ils ne savent rien, ou ne savent que fort peu de choses; qu'ils ont, sans cesse, à apprendre, et, qu'à tout moment, ils se trouvent en face de problèmes importants dont la solution leur échappe. S'il en est ainsi pour les plus savants agronomes, à quelles erreurs, à quels insuccès ne sont pas exposées les cultivateurs ordinaires, qui n'ont, sur l'agriculture, que les quelques notions élémentaires qu'on leur a communiquées à l'école publique, et qui exercent leur industrie plutôt par routine que par théorie. A ceux-là—c'est-à-dire à la grande majorité des fermiers—il est bon d'expliquer constamment les règles qui doivent présider à la culture, les différents produits qui conviennent le mieux à telle ou telle qualité de sol, le genre et la quantité d'engrais qu'il leur faut, la meilleure façon de les semer ou de les planter, de les entretenir en activité dans le sol, afin d'en obtenir un meilleur rendement à l'époque de la récolte.

Toutes ces choses, les habitants de nos paroisses rurales peuvent, aujourd'hui, les apprendre aisément, à l'aide de nos stations expérimentales, établies sur différents points de l'Etat, mais placées, toutes, sous une même direction supérieure : l'un, élevé à Baton Rouge, attaché au College agricole et industriel de la Louisiane, et faisant partie de l'Université; l'autre, érigé à Calhoun, dans le nord de la Louisiane; et enfin, une troisième—la plus importante de toutes—celle du Parc Audubon, affectée, spécialement, aux études sur la culture de la canne et de la fabrication sucrière. C'est de ce côté-là que se tournent, à l'heure qu'il est, presque toutes nos attentions, car du résultat des recherches de cette industrie est l'objet, dépend, en grande partie, l'avenir agricole de la Louisiane.

Ce qui leur donne encore plus de prix, c'est l'approche de la grande Exposition colombienne qui va s'ouvrir, bientôt, à Chicago. On sait que les Américains attachent une importance exceptionnelle à leur exhibition agricole. Il se trouvent que c'est par là, surtout, qu'ils peuvent briller, à cause de la vaste étendue de leur sol, de la fécondité merveilleuse et de l'immense variété des produits qu'ils en peuvent tirer. On trouvera, surtout, une nouveauté réelle, une exhibition qui n'a eu aucun précédent : c'est celle de l'association des collèges agricoles des Etats-Unis et des stations expérimentales. C'est là, avant tout, que nous comptons voir briller la station Audubon. Il faut qu'elle prouve au monde entier réuni, à Chicago, et, spécialement, aux Américains, qui y sont les premiers intéressés, ce qu'est capable de faire la culture de la canne, bien dirigée, dans des Etats comme ceux de la Louisiane, de la Floride et du Texas.

La Louisiane ne peut évidemment pas rester en arrière des autres Etats, à cette Exposition, puis qu'elle occupe une place à part dans l'Union, au point de vue des sucreries, qui sont, en effet, tout-à-fait spéciales—le coton, le sucre, le riz—il est nécessaire qu'elle en fasse à Chicago, une exhibition convenable.

Dernièrement, un nouveau gouverneur de la Louisiane prenait en mains les rênes de l'Etat, et, dans son premier message, il déclarait que son intention était, avant tout, de faire de chaleureux appels aux étrangers qui voudraient venir s'établir dans notre Etat. Il exhortait la Législature à donner tous les encouragements possibles à l'immigration. Tout le monde applaudissait à ce langage, et l'on avait raison.

Nous croyons, pourtant, qu'il y a un bien meilleur moyen d'attirer à nous les cultivateurs de tous les pays : c'est de leur montrer, à tous, les magnifiques produits de notre sol ; c'est de leur prouver, non plus par des mots, par de vagues bienvenues, mais par des faits palpables, par une exhibition bien faite de nos richesses agricoles, qu'avec un peu d'intelligence et d'énergie, il est toujours aisé de faire fortune dans nos campagnes. Mais l'instrument le plus efficace dans cette œuvre, celui qui doit conduire, presqu'infailliblement, au succès, ce sont les stations expérimentales—principalement celle d'Audubon. C'est à elles qu'incombe le devoir de représenter dignement la Louisiane à Chicago, et nous comptons bien qu'elles sauront remplir dignement leur tâche.

Aux enfants qui ont mal aux yeux, ou aux oreilles, ou qui sont atteints de scrofules, donnez la Salsepareille d'Ayer.

Pour laver les brosses.—Faites dissoudre dans un bol d'eau chaude, un morceau de carbonate de soude de la grosseur d'une noix pour un demi-litre d'eau. Trempez les soies dans l'eau en ayant soin que les dos et les manches des brosses ne touchent pas l'eau. Répétez l'opération jusqu'à ce que les soies semblent propres; rincez alors la brosse dans un peu d'eau froide, secouez bien et essuyez les manches et les dos avec un essuie-main; n'essuyez pas les soies et mettez la brosse à sécher au soleil ou près du feu, mais pas trop près.

UNE MÈRE.

I

Marthe, une jeune fille de dix huit ans, très belle, qui faisait du crochet sur la terrasse, releva la tête.

—Maman, vous ne descendez pas?.... Il fait si doux!

Mme Herbelin répondit, avec un sourire tendre :

—Si, je descends.

Mais elle resta encore un moment accoudée à la fenêtre; par-dessus les murs du jardin, elle apercevait au loin les hautes marronniers du parc de Fontaine bleau, sous lesquels jouait en ce moment la musique militaire.

Veuve depuis six ans du général de brigade Herbelin, ancien gouverneur de l'Ecole d'application, elle avait maintenant juste deux fois l'âge de Marthe. Même régularité de traits, même port de tête aristocratique, mêmes épaules tombantes. Sans la moindre flatterie, on les eût prises pour les deux sœurs.

Elle finit par descendre en apportant sa broderie.

Depuis quelques jours, elle avait remarqué une excitation nerveuse chez sa fille.

—Qu'as-tu donc? demanda-t-elle en l'embrassant; tes joues brûlent comme si tu avais soif.

—Mais je n'ai rien, maman.... C'est peut-être la chaleur qu'il a fait aujourd'hui.

Les deux femmes travaillèrent longtemps en silence. Mme Herbelin, pourtant, interrompait quelquefois son ouvrage, regardait sa fille, était sur le point d'entamer un sujet qui lui tannait au cœur. Mais des hésitations l'arrêtaient.

—Tiens! fit alors Marthe, voilà le dernier morceau de la musique militaire.... Aujourd'hui, on ne verra encore pas le capitaine.

C'était justement de M. Georges Rolland, capitaine en premier du génie, sur le point de passer commandant, que Mme Herbelin comptait parler à sa fille.

Ancien aide-de-camp du général, de famille très-riche, ayant seulement deux années de moins que Mme Herbelin, il avait joué tout enfant avec elle. Du vivant du mari, il était parti pour l'Afrique, après avoir fait à la jeune femme une cour discrète, sans espoir. Celle-ci, devenue veuve, enfermée dans l'éducation de sa fille, n'avait plus entendu parler de lui. Mais, depuis trois mois en garnison à Fontainebleau, il était revenu dans cette maison blanche aux volets verts, et souvent.

Si souvent, même, que Mme Herbelin devait aujourd'hui faire à sa fille un aveu délicat. Sa propre jeunesse, longtemps comprimée, lui était remontée au cœur. Que deviendrait-elle lorsque Marthe, bientôt en âge d'être mariée, la laisserait? Trop vivante pour déjà mourir, trop faible pour ne plus aimer, trop fière pour se dégrader dans une liaison clandestine, elle voulait annoncer à sa fille un projet caressé par elle depuis longtemps et tenu secret jusque-là.

—En effet, monsieur Rolland ne viendra pas aujourd'hui, dit-elle.

Et, comme Marthe la regardait avec étonnement, elle ajouta :

—Je le sais.... C'est moi qui l'ai prié de ne pas venir.

Puis, laissant tomber sa broderie, elle rapprocha sa chaise de celle de Marthe. Au fond, elle était très-femme. Mais elle s'efforçait de pousser plus avant la confidence sur le ton de la plaisanterie.

—Monsieur Rolland a un secret, s'il faut que je te le dise!.... Tu ne devines pas?.... Eh bien! il se marie!

Elle vit Marthe pâlir, puis fondre en larmes.

Ce fut un coup de foudre : sa fille aimait le capitaine Rolland!

II

Mme Herbelin ne ferma pas l'œil de la nuit. Elle était jalouse. Il lui semblait continuellement que de cruelles aiguilles lui traversaient le cœur. Et—pensée atroce, qui la révoltait contre elle-même — elle était jalouse de sa fille!

Vers le matin, elle tomba pourtant dans un demi-sommeil, troublé par les épouvantables réalités du cauchemar. Georges était là, devant elle ; elle reconnaissait son mâle et franc visage, son bon sourire. Soudain, entre elle et lui, apparaissait le visage en larmes de Marthe. Alors, attristé, Georges détournait la tête, s'éloignait à la fin, entraînant la jeune fille avec lui. Et elle restait seule.

Réveillée en sursaut, elle vit le jour blanchissant la fenêtre. Alors, elle s'efforça d'être calme, de juger froidement la situation. Du côté de Marthe, elle se sentait rassurée maintenant. Chez une jeune personne de cet âge, les sentiments ne pouvaient avoir des racines profondes. Sa fille était une personne bien née, bien élevée : l'absence et un prochain mariage la guériraient. Mais Georges? Ici, elle ne rencontrait plus les mêmes certitudes.

Certes, elle l'aimait trop pour le soupçonner. Au point où ils en étaient, le mariage décidé, chacun ayant reçu depuis longtemps la parole de l'autre, elle savait qu'il n'était pas homme à avoir fait à Marthe quelque avance déplacée. Mais certaines circonstances, auxquelles sur le moment elle n'avait pas accordé d'attention, lui portaient rétrospectivement ombrage.

Plusieurs menus faits, passés inaperçus, se représentaient à son esprit. Pourquoi ces mélancolies sans cause qu'elle croyait depuis quelque temps surprendre en lui? Positivement, il était venu moins souvent les derniers jours, avait surtout moins recherché les occasions de tête-à-tête. Correct toujours, affectueux encore, était-il à son égard exactement le même qu'autrefois? Une ombre de gêne, une attitude indéfinissable de respect ne refroidissaient elles pas leurs dernières entrevues? Elle pouvait se tromper, d'ailleurs. Ses observations étaient si ténues, si problématiques, portaient sur des nuances tellement insaisissables, qu'une simple explication à cœur ouvert suffirait sans doute pour les détruire.

Cette explication, il la lui fallait, aujourd'hui même.

Appelé par un mot qui lui fut porté dans la matinée, le capitaine vint vers deux heures, au moment où Marthe étudiait son piano.

Mme Herbelin le conduisit tout au fond du jardin, sous une tonnelle qui recouvrait un magnifique rosier grimpant; là, assise à côté de lui sur un banc rustique, elle lui dit fiévreusement :

—Georges, je n'ai pas dormi de la nuit.... Le hasard, une simple parole prononcée par moi, m'a fait faire hier une découverte qui m'épouvante, qui me tue....

—Qu'avez-vous donc découvert? dit Georges en lui prenant la main, une main sèche et brûlante.

—Marthe vous aime!

Le capitaine ne dit rien, mais il devint très pâle.

Les notes lointaines du piano arrivaient jusqu'à eux.

Mme Herbelin sentit trembler la main qui tenait la sienne. Le capitaine détournait la tête, afin de lui dérober la joie, la cruelle joie involontaire qui devait enflammer son regard. Alors, en elle, ce fut un effondrement : Georges ne l'aimait plus! Georges lui préférait Marthe!....

Et elle pleurait à chaudes larmes, comme un enfant.

Georges souffrait de cette douleur, tout en étant heureux de se savoir aimé par l'autre; il finit par tomber à genoux, baisant les mains de la pauvre femme et sanglotant lui-même.

—Pardonnez-moi, dit-il.... Si vous saviez ce que j'ai éprouvé lorsque je l'ai vue ici pour la première fois!.... J'ai cru vous retrouver jeune fille, au temps où j'étais encore sur les bancs de l'Ecole.... C'est mon premier amour, c'est vous encore, et toujours vous, que j'aime aujourd'hui en elle!

III

Dans la maison blanche aux volets verts, sauf que le capitaine ne venait plus, rien ne semblait changé. La mère et la fille n'avaient pas modifié leurs habitudes. Marthe étudiait régulièrement son piano. Par les tièdes après-midi, toutes deux travaillaient encore sur la terrasse, aux fanfares lointaines de la musique militaire. Mais elles gardaient de longs silences, ayant chacune une douleur secrète.

Mme Herbelin, surtout, souffrait. Que faire? Ne se résignant pas encore à une mort d'elle-même, elle rêvait des expédients. Du matin au soir, en pensée, elle recourait à des solutions extrêmes, désespérées. Sortant de sa retraite, elle rencontrait Marthe, passait l'hiver à Cannes et à Nice, courait les concerts, les bals, était de toutes les fêtes, marinait sa fille à la fin de la saison ; quant à elle, elle revenait guérie ou épousait Georges au printemps. Puis, dans la prostration où elle tombait après avoir vécu ces grands moyens, elle n'allait pas même passer vingt quatre heures à Paris pour leurs toilettes d'hiver

Un soir, elles apprirent par le journal la nomination de Georges Rolland au grade de chef de bataillon dans le 2e régiment, celui de Grenoble.

Une courte lettre d'adieux leur arriva le surlendemain : Georges était parti le matin pour l'Isère, sans les voir.

Marthe affecta l'indifférence, joua du piano comme à l'ordinaire. Mais sa douleur muette fit plus de mal à Mme Herbelin qu'un déluge de larmes. Alors, celle-ci se décida au sacrifice : l'amante, en elle, fut vaincue ; la mère l'emporta.

Une sorte de volupté âpre, qu'elle éprouva d'abord, la surprit. Comment! ce n'était pas plus difficile que cela de s'arracher le cœur? Alors, pendant trois mois, la fièvre des préparatifs du mariage la soutint : formalités, trousseau, départ pour Grenoble, où une vieille tante mettait leur disposition un étage de son hôtel, elle pensait à tout, elle exécutait tout avec une activité d'esprit et de corps qu'elle ne s'était jamais vue. Elle semblait même gaie. Sur son visage, dans toute sa façon d'être, aucune trace de déchirement ancien. Georges lui-même y était trompé.

Et cela se soutint pendant des semaines, des mois, jusqu'au jour où Marthe devint Mme Rolland. A la mairie, à l'église, pendant le repas et la soirée, ses yeux brillaient d'un éclat inquiété, qu'on pouvait prendre pour du bonheur. Enfin, vers une heure du matin, après avoir embrassé les mariés, elle se retira dans sa chambre, ferma la porte à double tour.

Elle était morte.

Alors, ce fut une pitié. Tout était consommé! Elle avait qu'elle allait s'abattre au milieu de la pièce. A bout de renoncement, de violence contre elle-même, elle aurait cri à tue-tête Mais elle étouffait ; quelque chose lui étranglait la gorge.

Sa nuit fut un long martyre, une agonie d'elle-même. Des images qu'elle n'aurait pas voulu voir la hantaient. Dans une suprême révolte, la passion la consumait encore....

IV

Six années plus tard, par une autre belle après midi d'automne, la musique militaire jouait encore sous les marronniers du parc de Fontainebleau ; sous la tonnelle du fond du jardin, étendue sur une chaise longue, Mme Herbelin écoutait des bouffées de mélodie lointaine que lui apportait la brise.

Comme elle avait vieilli en six ans! Des cheveux blancs et des rides! Son visage s'était amaigri comme son corps. Elle souffrait, depuis de longs mois, d'une maladie de cœur. Le nuit surtout, des étouffements la prenaient. Elle ne goûtait un peu de calme que l'après-midi, lorsqu'elle se faisait porter sous cette tonnelle.

Tout à coup, la sonnette de la porte du jardin retentit. La grille fut ouverte et refermée. Le gravier criait sous des pas. Mme Herbelin prêta l'oreille.

Elle n'attendait personne. Ni Marthe ni son gendre, maintenant lieutenant-colonel à Nancy, n'étaient avertis de son état. Elle ne les avait pas revus depuis qu'elle était repartie de Grenoble, le lendemain de mariage. Chaque printemps, par lettres, on réclamait régulièrement sa présence : Mme Rolland était sur le point d'être mère pour la première fois. Puis, après le garçon, une fille ; on l'attendait cette fois pour le baptême! Le petit ayant une dentition difficile, on avait besoin de son expérience.

Chaque fois elle promettait, impatiente de revoir les siens. Puis au moment de monter en wagon, elle reculait toujours, inventant des prétextes. Et les années s'étaient écoulées.

Maintenant, clouée par le mal sur sa chaise longue, Mme Herbelin croyait entendre des chuchotements. Un éclair traversa sa pensée : "S'ils étaient là!" Hélas! elle savait bien que non.... Et elle eut un serrement de cœur.

Mais quand on vint lui dire avec précaution que deux personnes demandaient à lui parler :

—Marthe!.... Georges!.... appela-t-elle, ayant deviné leur présence.

—Maman!

Marthe lui fit de longues caresses, la première. Et Georges l'embrassa à son tour. Il la grondait filialement de leur avoir caché "son indisposition". Sans un changement dans son écriture, sans les caractères tremblés de ses dernières lettres, comment se serait-ils doutés?

—Comment as-tu pu ne jamais venir nous voir, en six ans? s'écria Marthe.

Sans dire dans son secret, la pauvre femme se laissait gronder. Et, dans sa joie de ne plus être seule, elle les regardait des pieds à la tête, ayant à se rattraper d'un long arriéré d'affection. Sa fille, c'était elle en beauté et en jeunesse, son vivant portrait. Lui, dont les quarante ans venaient de sonner, avait un peu grossi. Et elle goûtait le mélancolique bonheur de ne plus éprouver le moindre trouble en sa présence.

Sa fille les ayant quittés pour aller changer de toilette, Mme Herbelin et son gendre restèrent en tête-à-tête. C'était bien l'endroit où, six ans auparavant, un aveu de Georges l'avait déchirée. Lui, comme ce jour-là, se tournait assis sur le banc rustique. Le même rosier grimpant entourait leurs deux têtes de ses petites roses blanches. Pourtant, combien tout cela était loin! A force de souffrances solitaires, comme elle se sentait changée! Lui, silencieux, ne la regardait pas, roulait une cigarette, lentement. A quoi pensait-il?

—Georges! commença-t-elle.

Mais elle s'arrêta, poussant un long soupir. A quoi bon parler de ce qui n'était plus, exhumer le néant, remuer la cendre du passé? Alors, se remettant presque aussitôt :

—Georges, voyons!.... maintenant que nous sommes seuls.... parlons-moi vite de mes deux petits-enfants!....

V

Cette nuit-là fut meilleure pour Mme Herbelin; après un mieux sensible qui dura deux semaines, par un matin d'orage, subitement, la malade passa, sans souffrir.

PAUL ALEXIS.

Echantillon gratuit de chocolat.—En adressant une carte postale à "MENIER", New-York, vous obtiendrez des échantillons de son délicieux chocolat importé avec indications pour le préparer, etc.

Cette infection scrofuleuse dans vot e sang peut être entièrement expulsée par la Salsepareille d'Ayer.

RECETTE POUR LES TRIPES A LA MODE DE CAEN.—Grattes, nettoyez, faites blanchir et laissez dans l'eau froide à dégorger pendant vingt-quatre heures.

Il faut changer l'eau plusieurs fois.

Pour assaisonner, on fonce une casserole, on mieux une daubière, avec des tranches de carottes, des oignons, du lard, un bouquet, un clou de girofle, un peu d'ail, du gros poivre, un pied de bœuf.

On égoutte les tripes, on les sale, on y met un peu de muscade ; on les place alors dans la daubière, avec du jambon. On remplit juste, en baignant le tout de vin blanc allongé légèrement d'eau. On couvre de bardes de lard, on ferme avec le couvercle et on l'enduit d'une pâte grossière.

Cuisson à feu doux pendant au moins six heures.

On sert très chaud, avec la sauce dégraissée et bien liée au moyen d'un peu de fécule.

Pour nettoyer les souliers de chevreau ou de cuir verni :

Les souliers doivent être essuyés avec une éponge ou un chiffon doux trempé dans le lait, après qu'on a brossé les chaussures pour enlever toute la boue.

Employez ensuite la mixture suivante :

Mêlez à proportions égales de l'huile, du vinaigre et de la mélasse avec 30 grammes de noir de fumée.

Quand tous ces ingrédients sont complètement incorporés, frottez les souliers avec le mélange et mettez les sécher dans un endroit frais.

Il ne faut pas croire que pour obtenir des fleurs en hiver il faille absolument une installation coûteuse, serre chaude, verrière, etc. ; un appartement chauffé comme on le fait généralement pendant la saison froide suffit, mais il y a une manière d'opérer toute particulière.

On coupe obliquement des branches de la plante dont on désire avoir des fleurs et on place ces branches dans un vase placé à l'intérieur le plus éclairé d'une pièce chauffée.

L'eau du vase doit être légèrement tiède et l'on doit la renouveler toutes les semaines ; les branches à chaque changement de liquide doivent être arrosées ; on ne doit jamais les rennuer.

Au bout de trois ou quatre semaines de ce traitement, la floraison aura lieu ; elle sera d'autant plus rapide, que la pièce sera plus chaude et l'air plus chargé d'humidité.

Voilà donc un moyen commode et économique d'avoir chez soi un parterre en plein hiver.

TÉLÉPHONE..... 479.

F. LAUDUMIEY,
Entrepreneur de Pompes Funèbres,
No 175 RUE DU BAYOU,
Près Bienvenue.
Voitures pour mariages, soirées, etc.

21 fév—1an

SCHWEITZER.—Décédée hier matin, vendredi, 27 mai 1892, à six heures et quart, à l'âge de 60 ans, ANNETTE MINET, Vve Jean Schweitzer, native d'Yenne, France. Son amie et connaissance sont priés d'assister à une Messe Solennelle de Requiem qui sera célébrée ce matin, samedi, à neuf heures, à la Cathédrale Saint Louis, d'où le convoi partira à dix heures.

L'Union Française.—Messieurs les Officiers et Membres de la Société sont priés d'assister aux funérailles de Mme Veuve JEAN SCHWEITZER. Le convoi partira de la Cathédrale St Louis aujourd'hui, à 10 heures du matin.

FRANÇOIS TOJAGUE, Président.
F. BOSSONNEY, Secrétaire.
28mai—1f

Société Française de Bienfaisance et d'Assistance Mutuelle de la Nouvelle-Orléans.—Décédée, le 27 mai, à 6 heures un quart A. M. à l'âge de 64 ans et demi, la Sociétaire ANNETTE MINET veuve de JEAN SCHWEITZER, native de Vaney-sur-Pôry (Yonne). Ses amies les Membres de la Société et particulièrement ceux de la catégorie du mois de mai, sont priés d'assister à ses funérailles qui auront lieu aujourd'hui, le 28 mai, à 10 heures du matin. Le convoi partira de la Cathédrale St-Louis.

Par ordre du Président. JOS. BAYLE
A. LE FRANÇOIS, Secrétaire. 28 mai—1f

MILTENBERGER.—Décédé à Paris France, le 27 mai 1892, ALPHONSE MILTENBERGER, de la Nouvelle-Orléans, père d'Ernest et de James Miltenberger.

LACROIX. Décédé, le 27 mai, à 1 heure du matin, ADOLPHE JEAN LACROIX, natif de Bordeaux, France, à l'âge de 80 ans et demi mois. L'inhumation a eu lieu à l'Eglise St Joseph, vendredi à 3 heures.

TO-KALON! TO-KALON!

Ne buvez rien autre chose; mais buvez le par. C'est le fameux To Kalon de

PAUL N. VERNEUILLE,
SEUL AGENT,
129 rue Royale, coin Toulouse.

4 jui—

Compagnie d'Assurances de la Nouvelle-Orléans.

Nouvelle-Orléans, 26 mai 1892.

Les soussignés, Liquidateurs de la Compagnie d'Assurances de la Nouvelle-Orléans, du présent avis, font savoir aux détenteurs de polices émises par ladite compagnie, que la Compagnie d'Assurances Phœnix de Hartford, Connecticut, a transféré et assumé toutes les polices non échues de la Compagnie d'Assurances de la Nouvelle-Orléans.

La Compagnie Phœnix de Hartford, a un capital de $2,000,000, et un actif comptant de $6,676,386 79. Les soussignés prennent donc plaisir à informer les détenteurs de la Compagnie d'Assurances de la Nouvelle-Orléans que leurs intérêts sont entourés de toutes les garanties voulues.

JULES TUYÈS,
H. LAROUSSINI,
JOS. A. SIMCKS.
Liquidateurs.

Nouvelle-Orléans, 26 mai 1892.

Le soussigné ayant été nommé Agent résident de la Compagnie d'Assurances Phœnix de Hartford, Conn., invite ici les amis et anciens clients de la Compagnie d'Assurances de la Nouvelle-Orléans à lui continuer leurs affaires d'assurance. La fort capital et l'actif considérable de la Compagnie sont une pleine garantie que tous les pertes qui lui pourraient échoir, seront promptement soldées. Bureau, rue Carondelet, No 3, au même endroit où était établie la Compagnie d'Assurances de la Nouvelle-Orléans.

JULES TUYÈS.
28 mai—7f

Société Française de Bienfaisance et d'Assistance Mutuelle de la Nouvelle-Orléans.

MM. les Sociétaires sont prévenus que l'assemblée trimestrielle aura lieu le DIMANCHE 29 mai, à 5 heures précises, à l'Aile de la Société.

Par ordre du Président, J. BAYLE.
A. LE FRANÇOIS, secrétaire.
26 mai—3f

JAMES PRÉVOST,
AGENT D'ASSURANCE,
ETABLI DEPUIS 1886.
No 135 RUE GRAVIER.

La Compagnie d'Assurance de la Nouvelle-Orléans étant en liquidation, j'informe les porteurs de polices de cette compagnie, qu'étant dans une position indépendante du Bureau des Assureurs, je suis prêt à émettre des polices aux taux les plus réduits.

22 mai—7f

Sun Mutual Insurance Co.

Les soussignés dernièrement employés par la New Orleans Ins. Co., prennent la liberté de prévenir leurs amis et le public en général, qu'ils ont fait des arrangements avec le Sun Mutual Ins., Co., de cette ville, pour établir une succursale de cette Compagnie, au No 69 rue Royale, près du bureau des hypothèques.

Cette agence sera ouverte à ce local, le 1er juin, et en attendant, les personnes qui désirent rainsi nous voir, nous trouveront au Bureau du Sun Mutual Ins., Co., No 53 rue du Camp—jusqu'à cette date.

Respectueusement,
J. WALLACE JOHNSON,
Agent.
CHS. LAUDUMIEY,
DETOUR FOUCHER.
24 mai—10f

Perdu ou égaré—Un billet à ordre en date de 23 mai 1891, pour la somme de vingt mille dollars, souscrit par Rom L. De Ponte à son propre ordre et par elle endossé (autorisée par son épouse Durant De Ponte) payable à un an avec sept et demi pour cent d'intérêt par an jusqu'à parfait paiement, payable seulement, perspié ne négocier par Félix J. Dreyfous, opérant pour identité avec sa note pendant prévenant lui le 23 mai 1891. La public est prévenu de ne pas négocier ledit billet. Pour de plus amples renseignements, s'adresser à A. et F. J. Dreyfous, 23 rue du Camp.

R. O. 19 mai 1892.
21 mai—7f

$500 de Récompense!

Nous demandons la société comme pour tout cas de maladie du foie, de dyspepsie, de mal de tête, d'indigestion, de constipation que nous ne pouvons guérir avec les pilules végétales du Dr West pour le foie, lorsque les prescriptions ne sont suivies. Elles sont purement végétales et ne manquent jamais de donner satisfaction. Elles ont une douche de sucre. Les grandes boîtes contenant 30 pilules, 25 cents. Médicamens des contrefaçons. Les véritables se vendent chez H. TUMA, No 11 rue du Camp, Nouvelle-Orléans, Lou.
1er oct—1an Vw67

Avis.

Excursions du dimanche à bon marché sur le New Orleans, Fort Jackson & Grand Isle R. R. Les trains partent d'Algier à 8 A. M., et arrivent à 7.05 P. M. Billets, aller et retour, 50c., 75c. et $1.00.

J. S. LANDRY,
Surintendant.
26 oct—ann et dim

J. S. LANDRY,
Agent général pour le Fret et les Passages.

C. LAZARD & Cie
LES ANCIENS ET POPULAIRES
Marchands de Vêtements Confectionnés
D'ARTICLES DE TOILETTE
ET DE CHAPEAUX.
Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.
Coin des rues Canal et North Peters.
24 e 90—1 an—dim mer ven

TAPIS! TAPIS! TAPIS!
NATTES! NATTES! NATTES!
Stores! Stores!
Et Magnifiques Papiers Peints pour Tapisserie,
CHEZ LEVY,
RUE DU CANAL.
Nous prenons plaisir à annoncer à nos amis et clients que nous sommes prêts maintenant à faire voir notre nouveau stock d'articles ci-dessus mentionnés, qui, en beauté et en variété, n'a jamais été excédé. Nos modèles de Tapis Moquette sont superbes, et surpassent tout ce qu'on a jamais vu. Nous appelons particulièrement l'attention sur nos Tapis de double largeur, pour lesquels nous ne chargeons pas plus que pour ceux de simple largeur. Un ne sait peut-être pas généralement que nous ne vendons seulement des PAPIERS PEINTS, mais que nous nous chargeons aussi de les poser, et c'est pour cela que nous avons fait dimanche de notre travail.
Aux personnes intéressées on fera voir les spécimens de notre travail.
LEOPOLD LEVY, 123 RUE DU CANAL.
Les ordres de la campagne recevront la plus prompte attention. 13oct1891—1an—DWeJ

VENEZ VOIR
A quel bon marché nous vendons les beaux pianos sauvés de l'incendie!
PHILIP WERLEIN,
156 rue du Canal, entre Baronne et Carondelet.
21 fév—3—dim mer lun

AVIS SPECIAL

Aux porteurs de Polices de la

Compagnie d'Assurances de la Nouvelle-Orléans.

Le Bureau des Liquidateurs a réassuré les risques de la Compagnie d'Assurances de la Nouvelle-Orléans dont les polices ne sont pas échues à cette date, à la

Compagnie d'Assurances Phœnix, de Hartford, Conn.,

dont, j'ai l'honneur de l'annoncer, j'ai été nommé l'Agent-Résident.

A cette occasion, je désire signaler à votre attention le dernier état de situation nommé de la Phœnix, Vous y verrez que l'actif de ladite compagnie s'élève à $5,676,386 79.

Mon bureau, pour le moment, sera en l'ancien local,

RUE CARONDELET, NO 3,

où il me sera agréable de recevoir mes amis et les anciens clients de la Compagnie d'Assurances de la Nouvelle-Orléans.

JULES TUYÈS, Agent.

LA TRÈS ANCIENNE COMPAGNIE D'ASSURANCES
Phœnix,
DE HARTFORD, CONN.,
qui a donné des preuves de sa solidité, prend la suite des affaires de la COMPAGNIE D'ASSURANCES DE LA NOUVELLE ORLÉANS.
A la date du 1er janvier 1892, elle a publié son 75me état de situation financière semi-annuel que voici :

Capital comptant, Deux Millions de Dollars.

ACTIF AUX VALEURS DU MARCHÉ.

Comptant en caisse, en banque et en la possession d'Agents	$668,379 93
Actions d'Etat et Bons	20,500 00
Actions de Banques de Hartford	622,620 00
Actions de Banques diverses	480,204 00
Bons et Actions de Corporations et de Compagnies de Chemins de Fer	2,497,079 00
Obligations de Compagnies d'Eaux de Comté et de Ville	350,390 00
Immeubles	303,296 07
Prêts et Collatéraux	118,322 50
Prêts sur Effets immobiliers	545,634 48
Loyers et Intérêts accumulés	59,960 81
TOTAL DE L'ACTIF AU COMPTANT	$5,676,386 79

Capital Comptant	$2,000,000 00
Réserve pour Pertes non réglées	391,242 30
Réserve pour Réassurances	1,950,883 68
Net surplus	1,334,460 81
	$5,676,386 79

Total des Pertes Payées,
$29,027,788 02.

D. W. C. SKILTON, Président. J. H. MITCHELL, Vice-Président.
CHAS. E. GALACAR, 2me Vice-Président. GEO. H. BURDICK, Secrétaire.

WM. M. RAILEY,
Gérant du Département de la Louisiane.
JULES TUYÈS,
Agent-résident, No 3 rue Carondelet.
23 mai—7f

CONTINENTAL INSURANCE CO. OF NEW YORK,
—A UN—

Capital payé de	$1,000,000 00
Réserve pour les assurances actuelles	3,181,023 47
Surplus net	2,846,781 24
Surplus pour les détenteurs de polices	3,846,781 24
Actif brut	5,846,784 71

La compagnie fait des affaires rigoureusement en conformité avec les lois de l'Etat de New York, et dépose des Polices sur le fonds de sûreté. Un fonds spécial pour la protection des détenteurs de police qui ne peut affecter une grande conflagration.

Elle a payé plus de vingt sept millions de pertes et est plus forte que jamais. Prenez une police de la Nouvelle-Orléans qu'un incendie endantre. Les pertes sont ajustées et payées promptement. La meilleure et la moins chère. Pour conditions et taux (les taux plus réduits garantis) s'adresser

JAMES PREVOST, Agent,
125 rue Gravier, Nouvelle-Orléans, Lne.
27 fév 1 an—dim

ETABLIE EN 1782.
COMPAGNIE D'ASSURANCES PHŒNIX, DE LONDRES.
Plus de $80,000,000 de pertes payées depuis son organisation.
Pertes promptement ajustées et soldées à la Nouvelle-Orléans.
BUREAU : 67 ET 69 RUE DU CAMP.

ETABLIE EN 1849.
Compagnie d'Assurances CRESCENT de la Nouvelle-Orléans.
Plus de $11,000,000 de pertes payées depuis son organisation.
67 ET 69 RUE DU CAMP.
W. R. Lyman, Prés. G. W. Sentell, Vice-Prés.
jan 22—1 an Chas. E. Bice, Sec.

COMPAGNIE D'ASSURANCE
LIVERPOOL AND LONDON AND GLOBE.
Plus de $51,000,000 de pertes payées aux Etats-Unis.
Toutes les pertes sont payées COMPTANT, sans escompte aucuns qu'elles soient justifiées.
Pertes payées pour l'incendie de Chicago - - - - $3,239,091
Pertes payées pour l'incendie de Boston - - - - $1,427,290
Les pertes et toutes les affaires de la compagnie sont réglées par les officiers et les directeurs à la Nouvelle-Orléans, sans avoir recours à aucun autre bureau, ainsi que le font les compagnies locales.
DIRECTEURS A LA NOUVELLE-ORLEANS
Gustav H. Westfeldt. L. C. Fabian. Leon E. Moore. C. M.